perdu du Nouveau-Monde, loin de la mère-patrie à laquelle ne l'attachaient pas comme de nos jours, des fils télégraphiques et des bateaux à vapeur.

Au sortir de ces sanglantes scènes d'une guerre qui avait duré si longtemps, ces pasteurs du peuple canadien, ayant encore toutes fraîches à la mémoire les persécutions à jamais inoubliables dont les Acadiens avaient été victimes de la part du vainqueur,-se voyant abandonnés des hommes et mettant tout leur espoir en Dieu seul,-ne devaient avoir qu'une seule préoccupation—celle de grouper leur petit troupeau autour d'eux et de le tenir loin, bien loin des dangers que les guerres entraînent toujours après elles.

Aussi lorsque l'appel du Congrès américain retentit dans les campagnes canadiennes, au lendemain de l'imposante Déclaration d'Indépendance, lorsque la voix du marquis de Lafayette se fit entendre à ces compatriotes délaissés, les invitant à aller une fois de plus combattre sous les drapeaux fleurdelisés pour mériter leur indépendance, il était assez naturel que le clergé, pareil à la poule inquiète qui étend ses ailes sur sa couvée menacée, conjurât ses enfants de se tenir loin de ces grandes luttes dont nul ne pouvait prévoir quelle serait la fin.

Ah ! s'il avait été donné aux prêtres français de la prévoir, de lire dans l'avenir, s'ils avaient été certains que les colons américains, aidés des armes de la France, l'emporteraient sur les troupes du roi d'Angleterre, peut-être qu'ils auraient donné d'autres conseils à leurs ouailles ! Mais dans le doute, la prudence leur ordonnait de s'abstenir.

Si le Canada avait prêté l'oreille à Lafayette et à Washington, s'il s'était soulevé, comme on l'aurait vu à la peine, il aurait été ensuite de la fête et, en 1783, quand le roi George III reconnut par traité l'indépendance et la souveraineté de chacune des treize colonies anglaises insurgées, il aurait en même temps proclamé la souveraineté et l'indépendance de la quatorzième, du Canada.

Que serait-il arrivé alors ?

Le Canada n'eût pas été tenu de noyer sa nationalité dans l'Union américaine. Sait-on que Washington était président depuis près de deux ans, quand le petit Etat de la Rhode Island se décida, en 1791 à entrer dans l'Union. On ne l'y força jamais, et si le Canada, une fois souverain, avait refusé de se joindre aux Etats-Unis, il eu eût eu la pleine liberté.

Mais voici les conséquences immédiates de l'indépendance du peuple canadien :

En premier lieu, cet immense territoire du Nord-Ouest, qui fut donné alors à la Virginité et dont on a fait depuis les Etats de Michigan, de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois et du Wisconsin, eût été laissé aux Canadiens.

En second lieu, la partie supérieure du Vermont, du New-Hamsphire et du Maine, qui fut arrachée au Canada, lui aurait été abandonnée.

En troisième lieu, Napoléon 1er aurait cédé à la république canadienne, plutôt qu'aux Etats-Unis, cette immense Louisiane dans laquelle les Américains ont taillé depuis, le Minnesota, les deux Dakotas, le Montana, le Washington, l'Orégon, l'Iowa, le Nebraska, le Wyoming, le Kansas, le Missouri, une partie du Colorado, l'Arkansas, le territoire Indien et la Louisiane de nos jours.

Il n'eût pas été à craindre que les Américains, peuple encore faible et ne comptant que sur la France pour résister à de nouvelles attaques de l'Angleterre, eussent recommencé, aux premiers jours de leur indépendance, ces guerres continuelles qu'ils se plaisaient à faire à la colonie française quand ils pouvaient compter sur la protection et l'aide même de l'Angleterre.

En 1789, quand éclata à Paris cette formidable révolution qui est un des cataclismes les plus imposants de l'histoire des hommes, tous ces prêtres, tous ces grands seigneurs, tous ces princes, tous ces riches bourgeois qui s'enfuirent épouvantés pour se disperser dans tous les coins de l'Europe, seraient venus demander un asile à la république canadienne et l'auraient enrichie de tous les trésors qu'ils emportaient.

Plus tard, quand ce jeune homme extraordinaire qui sortit de la Corse pour endiguer le torrent révolutionnaire, se mit à bouleverser tout un continent, ceux des Français, des Belges, des Suisses, des Italiens, des Espagnols que terrifiaient ces guerres titanesques, seraient venus cacher leur épouvante dans nos forêts vierges.

Les Acadiens, dispersés un peu partout dans le Nouveau-Monde par la main cruelle de l'Angleterre, seraient rentrés, un à un dans leur patrie, quand ils l'auraient vue libre, indépendante.

Les Ecossais et les Anglais n'auraient eu aucune raison de venir peupler de préférence le Haut-Canada, s'il avait appartenu à une république française et catholique.

Les Irlandais et grand nombre d'Allemands de notre religion auraient cherché une nouvelle patrie sur les bords du St-Laurent, au lieu d'émigrer dans la vallée de l'Ohio et leurs enfants, nés et élevés parmi nous, n'auraient pas appris d'autre langue que la nôtre.

Nous serions aujourd'hui un peuple de dix ou quinze millions, professant tous la même religion, parlant la même langue et ayant les mêmes aspirations.

Voilà ce qui aurait pu arriver,—*l'it might have been !* qui nous remplit le cœur de regrets amers quand nous songeons à ce passé d'il y a cent dix ans !

LA FRANCE ET LE MONUMENT DE MAISONNEUVE.

La nouvelle que l'on n'avait invité que des orateurs royalistes de France à venir prendre part à l'inauguration du monument de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, a jeté quelque émoi dans notre population.

La république française est aujourd'hui fermement établie ; les rois s'en sont allés des rives de la Seine pour n'y plus trôner à jamais et le gouvernement démocratique qui les a remplacés a reçu la plus imposante des consécrations,—celle du Saint-Père.

Aujourd'hui, à part quelques rares exceptions, tout l'épiscopat français s'est rallié à la république.

Il ne conviendrait pas au Canada français de protester indirectement contre le gouvernement que les Français du Vieux-Monde ont cru devoir se donner. Ils ne nous ont pas consulté sur un point si important pour eux, pas plus que nous ne leur demanderons de nous indiquer quelle forme de gouvernement nous devrons choisir, le jour où nous deviendrons indépendants.

***

Cette courtoisie que les nations se doivent les unes aux autres leur fait un devoir d'entourer de leurs respects leurs gouvernements, quels qu'ils soient,—autocratique ou démocratique.—Les Américains respectent les envoyés du Shah de Perse et du Sultan de Constantinople autant que ceux de la république française et de la reine Victoire.

L'exclusion dont on se plaint à Montréal serait d'autant plus regrettable qu'il y a à la chambre des députés français tout un groupe composé de catholiques ralliés à la république et à la tête desquels se trouve M. Piou—si je ne me trompe. On aurait pu trouver des orateurs dans ce Centre Droit.

Mais est-ce bien à titre de royalistes que MM. de Mun et Charette ont été invités à venir participer à cette fête mémorable ? Ne serait-ce pas plus tôt parce que M. de Mun est avant tout l'orateur le plus éminent de l'idée catholique qu'il y ait à présent parmi les hommes politiques de France ? Ne serait-ce pas parce que le général de Charette a commandé à Rome cette chevaleresque phalange de zouaves pontificaux accourus de tous les coins du globe à la Ville-Eternelle pour mettre leurs bras au service du Saint-Père et défendre jusqu'à la mort, s'il le fallait, les droits de la papauté à la possession du Patrimoine de Saint-Pierre ?

Nous ne devons pas perdre de vue, au milieu de nos luttes politiques le caractère tout religieux que doit avoir cette fête, si nous voulons qu'elle ait une signification historique et lui conserver la couleur locale qui lui convient.

***

L'Amérique du Nord se remplissait de colonies religieuses. A Boston, c'étaient les Puritains ; les quakers étaient dans la Pennsylvanie et les calvinistes à la Nouvelle-Amsterdam, qui porte aujourd'hui le nom de New-York. Les luthériens peuplaient le New-Jersey, les catholiques anglais s'étaient établis dans le Maryland,—" la terre de Marie;" —les cavaliers ou défenseurs de l'Eglise anglicane s'étaient répandus dans la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie ; les congressionalistes s'en étaient allés à la Rhode Island et une autre secte religieuse avait colonisé le Connecticut.

Ce fut alors que les catholiques de France formèrent le projet de fonder à côté de ces jeunes colonies, presque toutes protestantes et anglaises, un établissement catholique et français qu'ils consacreraient spécialement à la Mère de Jésus et auquel la Cie de Notre-Dame de Montréal, qui s'était constituée à Paris, ferait donner le nom de Ville-Marie.

***

Il y a trente-cinq ans, quand les Philadelphiens voulurent célébrer le centenaire de la fondation de leur belle ville, la fête qu'ils organisèrent en l'honneur du quaker William Penn, le fondateur de la cité et leur premier législateur, fut dirigée exclusivement par les quakers, qui sont si nombreux à Philadelphie.

Aujourd'hui, pour une raison semblable, la fête en l'honneur de Maisonneuve doit avoir exclusivement un caractère catholique. Les protestants auraient fort mauvaise grâce et feraient preuve d'une regrettable étroitesse d'esprit s'ils désiraient qu'il en fût autrement.

***

Les sentiments que j'exprime aujourd'hui, je ne les ai jamais cachés et lorsqu'il fut question, il y a quelques années, d'élever au faîte du Mont-Royal cette colossale statue de la Vierge que notre compatriote Hébert avait proposé de tailler, je fis dans l'*Etendard* une campagne en faveur de ce projet grandiose. Aujourd'hui encore je ne puis pas concevoir que des protestants éclairés—je ne parle pas des fanatiques—pussent s'opposer à ce que la statue de la Sainte qui a donné son nom à Montréal s'élevât au centre de cette île qui n'aurait pas eu sa métropole, si l'amour des colons français pour la sainte Madone n'avait pas animé leurs cœurs et fortifié leurs bras.

C'est cette foi, c'est cet amour qui poussa Maisonneuve à braver tous les dangers pour venir dresser sa tente loin des siens, au milieu des sauvages Iroquois. Et c'est cet acte de dévouement et de dévotion que nous voulons commémorer en élevant un monument à ce héros catholique. La vue de cette fière statue, campée en face de Notre-Dame, rappellera sans cesse aux Montréalais massés autour de la Place d'Armes quelle fut l'idée-mère qui présida à la fondation de leur ville; mais ce bronze destiné à braver les attaques des siècles durera moins encore au haut de ce monument que ne vivra dans le cœur des Montréalais leur reconnaissance impérissable envers le fondateur de Ville-Marie.

LA TRIBUNE DU PEUPLE

Etat des dépenses de M. Mercier en Europe, en 1891

(*Fin.*)

11.—Diverses à Paris : cigares, $5.60 ; papéterie, $8 ; timbres-poste, $20 ; voitures et télégrammes, $0.40 ; autres dépenses, $18.

12.—Voitures, visites, $7.

13.—Journaux, $16.92 ; fleurs, $6 ; voitures, $0.90 ; cuisinier, dépenses de ménage, $100 ; voitures pour aller chez Dusautory, chez Hamel, etc., coup de fer au chapeau, cartes télégraphiques, $20 ; landaus, $9 ; diverses dépenses et argent de poche à M. Mercier, $60 ; à M. Bernatchez, $40 ; théâtres, café, voitures, $6.

14.—A M. Fabre, pour le rembourser de certaines dépenses pendant notre excursion, $40 ; à M. Ness, $20 ; dépêches, $2.75 ; aumônes aux Sœurs de Charité, landaus, malles, télégrammes, Louis, café Julien, théâtre, etc., $32.40.

15.—Déjeûner au restaurant, $2.10 ; voitures, landaus pour visites, livres, reliure de la " Légende d'un Peuple ", $14.40 ; bains, etc., $15.60.

16.—Divers : Visite aux Ecoles des Frères de la Doctrine Chrétienne à Passy ; dîner à la campagne ; voitures pour cette excursion, encrier, papier, théâtre pour Louis ; à M. Mercier pour dépenses semblables, etc., $100.

17.—Voitures, etc., $6.

18.—Voitures, landaus, visite au collège de Vaugirard, rue de Sèvres et rue de Madrid. Samedi après-midi, dimanche matin et après-midi ; à la station de Meaux, lundi matin, $38.

Excursion à Meaux (raffinerie de sucre de betterave) et à Courquetaine pour visiter la ferme modèle de M. Hardou et retour à Paris, tickets de chemin de fer, pourboires, déjeûner à Meaux, dîner à Gretz, voitures, etc., $48.

19.—Divers : excursion à Beauvais, visites à l'Institut Agronome de Beauvais, billets de retour, $20.45 ; pourboires, voitures, buffet à Beauvais, visite à la Cathédrale, journaux, livres, télégrammes, etc., $64.

20.—Divers à Paris, voitures, câblegrammes, télégrammes à Caen ; cuisinier pour dépenses de ménage, $16 ; paiement de divers comptes, $100 ; journaux, bain, concierge, aumônes aux Sœurs de Charité, échange sur le papier d'Italie, cigares, $54.

21.—Billet d'entrée au bal anglais à l'Hôtel Continental, $20 ; voitures, bain, aumônes aux Sœurs de Charité ; loterie au profit des pauvres ; M. Mercier. argent de poche, $60.

23.—Divers : Câblegrammes, $10.50 ; voitures, $5 ; cuisinier, $100 ; télégrammes à Bruxelles, $50 ; veuve Rivet, compte de vin, $44.60 ; au Monopole, compte de vin, $76.20 ; à Hauticœur, papeterie, $4.

24.—Excursion à Sauterol (Eure et Loire), de Sauterol à Chartres, de là à Béville-le-Comte, retour à Chartres, de là à Paris ; à Béville, visite à la raffinerie de sucre de M. Bouvez, divers, billets de chemin de fer, buffets, pourboires, quête à l'église de Sauterol, souvenirs de Chartres, dîner dans le train, voyage de retour, voitures, etc., $130 ; divers à Paris, timbres-poste, théâtre, $20 ; dîner au restaurant, $5.40 ; câblegrammes, etc., $7.40.

26.—Divers, câblegrammes à M. Machin, $6.03 ; coup de fer au chapeau, $0.20 ; bain, $1.20 ; voitures, $1.10 ; aumônes aux sœurs de Charité, $4 ; dépenses de M. Shehyn, 10 ; malle, $5.40 ; voyage de M. Shehyn à Bruxelles, $5.55 ; wagon-dortoir, journaux, etc., $20.05 ; divers, $5.40.

27.—Voyage de M. Mercier à Bruxelles à la raffinerie de sucre de Beauvais et retour à Paris, billets de chemin de fer, buffets, voitures, pourboires, télégrammes, journaux, livres, câblegrammes, $112.

28.—Excursion à Toury, à la raffinerie de sucre de Lambert, dépenses de voyage, $55 ; à Paris, au cuisinier, dépense du ménage, $200.

29.—Loyer de la maison pendant un mois, etc., $272 ; divers, câblegrammes, théâtres, soirées, etc., Louis, Hon. M. Mercier pour dépenses semblables, $20 ; à Bernatchez et Ness, $60.

30.—Divers : Voyage à Versailles, visite au Concours agricole, voitures, télégrammes et câblegrammes, billets d'entrée au banquet Le Play, payé à M. Fabre, dépenses, etc., $23.

VOYAGE A TOUROUVRE

Juin 1er.—Dépenses diverses à Tourouvre, à Monant le Pin pour visiter le haras national, et de là à Paris, frais de voyage, billets, buffets, pourboires, etc., $150.

RETOUR A PARIS

A M. Bernatchez, son compte d'hôtel et celui de M. Ness et autres dépenses pendant le mois, $224.

2.—Divers, bain, câblegrammes, aux courses de chevaux, $7.40 ; voitures, $2.50 ; théâtre, $4 ; fleurs, $5 ; livres, $2, etc., $16.30, timbres-poste, $20 ; cartes postales, $10.

3.—Au cuisinier, dépenses du ménage, $415 ; diverses : voitures, livres, à M. Barral pour aller à Bresle copier le plan de la raffinerie de sucre, etc., $45.45.

4.—Divers : télégrammes, bains, aumônes, voitures, etc., $25.80.

5.—Divers : quêtes à l'inauguration de l'Eglise de Montmartre, $40 ; souvenirs, $3 ; au concierge de la rue des Capucines, $10 ; câblegrammes, $2.40 ; voitures, $5.50

6.—Timbres-poste, $10 ; livres, $2.30 ; cuisinier, voitures, journaux, $19.47 ; M. Mercier, argent de poche, $20 ; Hon. M. Shehyn, divers, $10 ; théâtre, $5.50 ; Vilmorin-Andrieux, compte de livres d'agriculture, Maison Rustique, $130.34.

9.—Divers : Timbres-poste, $130 ; quête à l'Eglise des Jésuites, $10 ; dîner chez Durand, voitures, etc., $24.

EXCURSIONS DIVERSES

8 et 9—Voyage à Lille, dépenses à Cambrai, Escondeuvre (raffinerie de sucre,) Valenciennes, (raffinerie de sucre de betterave,) Lille, billets de chemin de fer, $183.56 ; Hôtel de l'Europe, $11.52.

10.—Voyage à Caen, Mallet et Cie., diverses excursions, billets de chemin de fer, églises, buffets, etc., Hôtel de Caen, $136 ; à M. Ness pour dépenses de voyage passées et futures, $180.

A PARIS

13.—A Paris, dépenses diverses, câblegrammes, voitures, etc., $5.

14.—Voyage à Montague, (concours agricole,) billets de chemin de fer, etc., $160.

15 et 17.—Divers : théâtre, voitures, valises, $44.

18.—Cérémonie funèbre à la mémoire de Mgr Labelle à Sainte-Clothilde, $200 ; frais de voyage de M. Bernatchez en Suisse avec MM. Ness et Barral pour étudier le système de la condensation du lait et du fromage, $200 ; M. Bonnay pour un drapeau à la fête nationale à Paris, $30.

18.—Divers : argent de poche à l'Hon. H. Mercier, $30 ; à l'Hon. M. Fabre, remboursement de diverses dépenses, télégrammes, câblegrammes, cigares, papeterie, journaux, bain, etc., $40 ; voitures, restaurant, etc., $80 ; à MM. Bernatchez et Ness pour dépenses d'hôtel, $400.

23.—Un vêtement à Chartres, $40.

26.—A V. Andrieux, compte des graines, $27.51 ; frais de poste, $40 ; copies des lettres demandant des renseignements aux fabricants de sucre de betterave, et voitures, $14 ; musiciens à la soirée de la St. Jean-Baptiste, $40 ; divers à la résidence de M. Daram, télégrammes, gratifications aux domestiques et aux employés à la soirée, etc., $100.

EXCURSIONS

30.—Excursions à St. Malo, à Bordeaux, retour à Paris ; Hôtel de France à Bordeaux, Grand Hôtel à St. Malo, billets de chemin de fer de St. Malo à Maus, de Maus à Bordeaux et de là à Paris, $200 ; divers à l'église, voitures, pourboires aux domestiques, câblegrammes, etc., $200.

Juillet, 2.—Préparatifs de départ, théâtres, voitures, câblegrammes, $70 ; voyages de Barral, etc., $12.

2 au 7.—*Courrier de la Presse*, $20 ; *Argus*, $40 ; excursion à Bellefontaine pour visiter la ferme modèle des Trappistes, $260 ; dépenses de l'Hon. Shehyn à Londres, $221.63 ; billets de passage à bord du *Parisian*, $601 40 ; transport des colis, assurances, télégrammes et voitures, $3 ; Berger Leviault et Cie., $9.80 ; blanchissage et faïence, $42.30 ; à G. Fâure, décoration de l'appartement le jour de la St. Jean-Baptiste, $97 ; vin des caveaux Monopole, $11.20 ; veuve Rivet, $61.85 ; idem, $133.38 ; idem, $8.55 ; *Journal d'Agriculture*, $4.40 ; Pierre François, copiste, $50 ; *Journal d'Agriculture*, $4 ; maison Theron, charbon, $19.20 ; Compagnie Générale des voitures à Paris, $66.

7 au 9.—De Paris à Londres, dépenses à Liverpool, au vapeur, câblegrammes, pourboires, transport des colis, $300 ; Hôtel Métropole à Londres, $65 ; Hôtel Northwestern, Liverpool, $26.35 ; Hon. Shehyn, ses dépenses pendant le voyage pour s'occuper de l'emprunt et de la question des sucres, $626 75.

9. au 16.—Dépenses à bord du vapeur et extra, voitures à l'arrivée à Québec, pourboires, billets de Québec à Montréal, voitures, etc., $15, droits de douane sur les livres et les graines, $37.73 ; comptes soldés par l'Hon. H. Fabre, après notre départ et pour lesquels nous lui avions laissé une remise, moins la somme de $240 pour laquelle il a tiré sur le Trésorier provincial, vers le mois de septembre :

Agence spéciale, $37.69 ; loyer, etc., appartement No 24 rue des Capucines, $62.69 ; numéros spéciaux du *Paris-Canada*, $560 ; maison Rey, rafraîchissements à la soirée, $129.75 ; copie-lettres, etc., $60 ; voyage de retour de M. Fabre de Liverpool à Paris, $40 ; télégrammes, MM. Mercier et Shehyn, à Liverpool, $15 ; pourboires au concierge 24 rue des Capucines, $20 ; timbres poste, publication " Esquisse de la Province ", $120 ; divers, $15 ; à M. Bernatchez à Montréal pour payer ses dépenses à Paris avec M. Ness, en mars 1891, dont le total figure dans mon compte de $19,285.69 — soit $500 ; Eveleigh et Cie., valises, etc., (inclus dans le compte de $19,285)—$54 ; divers dont il a été impossible de tenir compte pendant le voyage, $3,217.88.

Total, $19,670.71.

Déc. 1891, à M. Barral, acompte $30 ; divers ; pension de MM. Bernatchez, Ness, Barral, Clément à Québec, rédaction du rapport, voitures, télégrammes, etc., $80.

Reçu du Trésor, $80.

Signé ALEX. CLÉMENT,
Secrétaire de la Commission du sucre de betterave, et des Hons. le Premier et le Trésorier de la Province pendant leur voyage en Europe en 1891.

Le Non de la Femme

MONOLOGUE

Voyons donc ! mon cousin ; laissez-moi, je vous prie.
Quand al'ez-vous cesser cette plaisanterie ?
Voulez-vous bien vous taire ? ou j'appelle maman !
Finissez, mon cousin, vous êtes... assommant !...
Je vous ai dit que non, cela doit vous suffire.
C'est réglé ! c'est conclu ! Ce que je viens de dire
Je le répéterais en face d'un canon ;
Enfin, vous le savez, quand j'ai dit : non, c'est NON !

Et d'abord, s'il me plaît de rester vieille fille ?....
C'est mon droit, après tout ! Qu'en dira ma famille ?
Ceci m'importe peu !... J'en veux faire à mon gré.
J'ai ma petite tête et je le montrerai !
Des raisons, mon cousin ? En voici des centaines,
Que je vais vous donner sans prendre de mitaines :
Les hommes, vous avez, je crois, tous les défauts :
Vous êtes suffisants, égoïstes et faux...
Le mensonge ! (un péché qu'entre tous je déteste !)
Puis gourmands, paresseux, frivoles... et le reste !
Je peux continuer : si cela vous convient,
Vous prendrez dans le tas la part qui vous revient.

***

Vous dites ?... Oh ! je sais : des lèvres très mielleuses,
Pleines de jolis mots, de choses enjôleuses ;
Yeux en coulisse, gros soupirs en coup de vent,
Je connais cela ! Vous, vous êtes fort savant !
Dans cet art, mon cousin, vous progressez sans trêve
Et vous aussiez joué près de notre mère Ève
Le rôle du serpent avec un plein succès !
Mais depuis ce temps-là, bien des jours sont passés ;
Vous étales en vain, Messieurs, votre science,
Car nous avons acquis un peu d'expérience !
Le vieux serpent a beau s'être transfiguré
Pour nous séduire mieux, nous revenir paré
D'une peau toute neuve et s'être fait bel homme :
A son nez déconfit nous renvoyons la pomme !
Quoi ! Vous vous permettez de sourire ? Vraiment
Je vous parle, cousin, très sérieusement :
Fille j'entends rester !

***

Voyez ma sœur Marie !
Un jour—ô jour fatal !—voilà qu'on la marie ;
Qu'elle fit donc heureuse avant cet... accident !
Maintenant, hélas, ni. c'est fini ! Cependant
Son époux fut coulé dans le moule des autres :
Il a ses qualités ; ses... vertus sont les vôtres ;
Il est même fort bien, mince, brun, distingué ;
On l'entoure, on l'admire ; Il est aimable, gai,
Spirituel, doué d'un charmant caractère.
Bref ! ma très chère sœur passe sur cette terre
Pour posséder le plus suave des maris,
Une perle ! un trésor !—Vous pensez si j'en ris !

A peine à la maison : grande métamorphose !
L'homme charmant devient un monsieur froid, morose,
Horriblement quelconque, atrocement banal,
Qui parle à peine, bâille et dort sur son journal !
Il a tout suspendu, mon excellent beau-frère :
—Ses amabilités, son parfait caractère,
Sa gaîté, son esprit qu'on a admiré tantôt,—
Au clou, dans l'antichambre, avec son paletot !

Et ma sœur ?—Oh ! ma sœur est femme de ménage !
La cuisine, Monsieur, voilà son apanage :
On la trouve plongeant, pour en savoir le goût
Son petit doigt mignon dans quelque affreux ragoût !
Armoires et placards rentrent dans son domaine,
Le long des corridors on la voit qui promène
A son flanc glorieux un grand trousseau de clés.
Deux boutons ce matin lui furent signalés
Qui menaçaient de fuir ! " Vite, qu'on les recouse,"
Déclare nettement la vigilante épouse.
Car on ne se marie—ainsi veut la raison—
Que pour voir régner l'ordre austère en sa maison !

***

Et vous pensez qu'au prix de ces soins domestiques,
—Bien propres à ravir les âmes poétiques—
Madame peut du moins faire ce qui lui plaît ?
Erreur ! Mon cher, erreur ! Son servage est complet !
Elle est esclave, alors que vous la croyez reine !
Madame veut sortir ? Monsieur a la migraine.
Or, comme il doit souffrir considérablement,
Pas de bruit !... pas le plus léger bruit !... C'est charmant !..
Elle adore le bal, le plaisir, les toilettes.
Mais lui, grogne d'avoir à solder les emplettes
Et plein d'irrévérence, il traite d'oripeaux
Les manteaux les plus chics, les plus jolis chapeaux !
O l'accord merveilleux ! O l'union touchante !
Ici, c'est oui ; là, non ; l'un gémit, l'autre chante ;
L'un dit : Reposons-nous, quand l'autre dit : Partons !...

***

Ah ! ah ! Me voyez-vous recousant vos boutons,
Houspillant rans motif des bonnes sfarées,
Courant partout après vos chausses égarées,
Soucieuse, épiant si le gigot est cuit
Ou comptant vos mouchoirs et vos bonnets de nuit ?
Pour cet emploi, cousin, il faut être plus brave
Vraiment que je ne suis !.

***

Comme vous voilà grave !
Que murmurez-vous donc de la sorte tout bas ? .....
Comme vous voilà triste !.. Oh ! je ne voulais pas
Vous faire du chagrin.—Quelquefois je plaisante,
Vous savez ; mais au fond je ne suis pas méchante.

Je me souviens du temps où nous étions tous deux
Des enfants partageant souvent les mêmes jeux ;
Vous aviez, mon cousin, un peu plus que mon âge ;
Je vous considérais comme un grand personnage !
Mais vous étiez si doux et si compatissant
A mes petits malheurs, si bon, si complaisant !
Vous mettant au niveau de mes gamineries,
Indulgent à l'excès pour mes mutineries,
Dans ces jeux vous vouliez—c'était d'un noble cœur—
Etre toujours vaincu, quoique toujours vainqueur.
Vous aviez avant tout une âme généreuse
Et quand j'avais commis quelque sottise affreuse,
Bien des fois à ma place, il faut en convenir,
En galant chevalier vous vous laissiez punir !
Si vous me surprenies gravement occupée
A choisir des chiffons pour parer ma poupée,
Vous daigniez me donner des conseils pleins de goût
Vous le voyez, Monsieur, je me souviens de tout,
De tout absolument, et comme je me flatte,
Si je suis folle un peu, de n'être point ingrate,
N'ayant rien oublié de ce que je vous dois,
Je vous garde en mon cœur une place de choix.

***

Bon, Voilà qu'à présent je chante une autre gamme !
Et vous devez vous dire : " Oh ! la femme ! la femme !
Etre léger, mobile, en surplus fécond ! "
Eh bien ! vous vous trompez ! Quant à moi, je répond
De ne point m'écarter de la route choisie !
Veuilles ne pas compter sur une apostasie,
Car pour vous épouser, jamais, jamais ! jamais ! !
Tenez-vous-le pour dit, monsieur mon cousin : mais
Je ne veux certes pas être votre ennemie :
Voici ma main, prenez, c'est la main d'une amie,
D'une amie et pas plus... pas plus, entendez-vous ?
Au revoir, mon cousin !...

***

Comment ! A mes genoux ?
Ciel ! vous n'y pensez pas ! Que voulez-vous qu'on dise ?
Si par maman ainsi j'allais me voir surprise !
Relevez-vous, monsieur, laissez-moi m'en aller !..
Oh ! c'est ma faute aussi ! Pourquoi les rappeler
Ces souvenirs lointains de nos jeunes années,
Pourquoi les respirer, ces pauvres fleurs fanées
Dont le subtil parfum vous grise ? Ah ! oui, pourquoi ?..
Ayez pitié, monsieur ! mon cousin !... Laissez-moi !
Je veux... Ce que je veux, hélas ! le sais-je encore ?
Non ! non ! Je vous défends de dire : Je t'adore !
Laissez-moi !.. J'en ai fait serment—je le tiendrai—
Avec aucun jamais je ne me marirai !
Car ce n'est pas de vous que j'ai peur, je vous jure,
J'ai peur du mariage !... Oh ! Paul, je t'en conjure...
Va ! Tu mériterais, vilain, d'être battu !

***

2 Le Feuilleton de *La Libre Parole*.

UN Tueur de Lions

Par LOUIS NOIR.

I

ENVIE !

—Imaginez-vous que je revenais de Nedromah, un soir, vers huit heures.

—Seul ?

—Seul.

—Tu es bien hardi.

—Je suis Parisien.

—Tu ne mens pas, n'est-ce pas ?

—Je vous jure que non.

D'Obigny observa cette petite tête intelligente et fière, et se convainquit de la loyauté de ce garçon.

—Je te crois, lui dit-il. Continue.

—Donc, je revenais. Tout à coup, dans les broussailles, il me sembla voir deux gros charbons qui semblaient me lancer des flammes. Ils étaient séparés d'un pied. Ma foi, j'ai eu très peur.

—Tu avais deviné que c'était le lion qui te regardait ?

—Non. Mais j'ai entendu du bruit dans les lentisques où il était. C'était sa queue qui battait dans les buissons avec force.

—Qu'as-tu fait ?

—Là, j'ai compris que j'étais en face d'une bête fauve énorme. J'ai avisé un chêne-liège très élevé et j'ai couru à lui. Il était temps.

—Le lion vint à toi ?

—Il sortit de la broussaille en trottinant assez lourdement. Il poussait des grognements sourds et il soufflait.

—Tu as eu de la chance. Il venait seulement de s'éveiller, et il y voyait encore trouble après son lourd sommeil du jour.

—Est-ce vrai ou est-ce une moquerie, ce que vous dites là ?

—C'est vrai. Je crois ce que tu me dis ; fais-moi l'honneur d'ajouter foi à ce que je t'affirme, car je connais très bien les mœurs des lions.

—Je me disais que peut-être vous me preniez pour un blagueur, et que vous imaginiez de me plaisanter en supposant que ce lion n'était pas très bien réveillé.

—Va ! le lion est comme nous. S'il ne se frotte pas les yeux en s'éveillant, c'est qu'il a des griffes aux pattes ; la différence entre lui et nous, c'est qu'il fait du jour la nuit.

—Bon ! Je retiendrai ça.

—Continue.

—Je me lançai à corps perdu sur le tronc du chêne, et je ne fus pas long à en atteindre le sommet. Le lion, qui m'aurait pincé en s'élançant, arriva trop tard. Il se mit à me regarder pendant que je grimpais encore.

—Çà l'intéressait ! fit d'Obigny. Ce lion n'a jamais été dans les gorges de la Chiffa, et il n'a point vu de singes ; il se demandait comment les hommes s'y prenaient pour atteindre la cime des arbres. Que fit il ?

—Il s'est posé sur son derrière comme font les chiens.

—Et puis ?

—Il m'a regardé.

Ici, le Parisien hésita.

—Qu'as-tu ?

—Je n'ose vous dire mon idée.

—Pourquoi ?

—J'aurais peut-être l'air d'un idiot en vous disant ça.

—Peut-être que non. Essaye.

—Il m'a semblé que ce lion ne nourrissait aucune intention méchante à mon sujet, et qu'il me contemplait simplement comme une bête curieuse à voir. Ses gros yeux avaient même l'air bon.

—Mon ami, tu ne te trompes pas. Le lion qui n'a pas faim n'attaque personne, et il est plein de mansuétude quand on a pour lui le respect auquel il a droit. Moi qui te parle, j'ai rencontré nez à nez un lion à deux heures après-midi ; mon fusil n'était chargé qu'à plomb. Le lion était en travers d'un sentier que je suivais ; un coude me le masquait ; je me heurtai presque contre lui. Il tourna négligemment la tête de mon côté, et ne se dérangea pas. J'eus le temps de me jeter dans les couverts près de là, de décharger mon fusil, de le recharger avec soin de deux balles, et de viser mon lion à travers la feuillée en prenant bien mon temps.

—Il fut tué ?

—Raide. C'était mon second. Mais va ton train.

—Que fis-tu ?

—Rien. J'attendis. Le lion resta bien dix minutes sous mon chêne-liège. Moi, je ne bougeais pas. Alors le lion partit. Je me gardai bien de descendre. Au bout d'un quart d'heure, mon animal poussa un rugissement, et je me tournai du côté d'où il partait. Sur un rocher qui dominait le pays, aux derniers reflets du crépuscule, se détachant tout noir sur l'horizon, j'ai vu le corps énorme de mon lion qui formait une très forte masse sombre.

—Tudieu ! Comme tu parles bien quand tu t'y mets, mon cher ami.

—J'ai beaucoup lu.

Et le Parisien reprit :

—Bientôt le lion disparut dans une direction opposée à celle de Nemours, et je me hasardai à revenir à la ferme,

—Et tu veux que je te tue cet animal-là, mon garçon ?

—Je voudrais le tuer avec vous ; je tire déjà assez bien.

—Oh ! oh ! voilà de l'ambition. Mais, mon ami, tu me donnes des indications bien vagues. Comment retrouverai-je ton lion ; n'as-tu pas de renseignements sur ses habitudes ; car, crois-le, si près d'un chemin, il était assez loin de son repaire ?

—Pas tant que vous pensez. Le repaire est à un kilomètre de là, tout au plus.

—Tu l'as donc vu ?

—Oui,

—En es-tu sûr ?

Le jeune homme tira de sa poche un morceau de papier plié en quatre, et il le tendit à d'Obigny.

—Voyez là-dedans ! dit-il.

—Qu'est-ce ?

—Voyez toujours.

D'Obigny déplia le papier, et en tira une touffe de poils.

—Des poils du lion ! fit-il. Très bien.

Mais le Parisien tira un autre morceau de papier et le tendit.

—Et cela ! fit-il.

Le marquis tira quelques fragments d'os du second papier.

—Je vois ce que c'est ! dit-il. Tu as trouvé ces os dans les excréments du lion, qui en avale mêlés avec la chair.

—Oui, dit le Parisien.

—Ainsi, à ton âge, tu as eu l'audace d'entrer dans un repaire ?

—Ce n'était pas dangereux. Je vous dirai que mon ambition étant de tuer des lions comme vous, j'ai voulu commencer mon apprentissage. Je me suis donc résolu à savoir où gîtait mon lion. J'ai reconnu le premier soir qu'inévitablement il descendait de la crête du Djebel-el Salem à chaque tombée de nuit. Il venait boire à un ruisseau qui coule dans le ravin de Nedromah, et que côtoie le chemin qui ramène de cette ville à Nemours ; c'est à la hauteur du tremble bleu, un peu plus bas que le tombeau des chasseurs. Quand il a bu, il remonte sur un rocher, inspecte la campagne et file tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. J'ai pensé qu'il faudrait l'attendre près de la source.

—Pourquoi ?

—Parce que je me disais qu'avant de boire il devait ne penser qu'à l'eau et être moins défiant.

—Mon ami, dit le marquis avec un sentiment non dissimulé d'estime, tu es remarquablement brave et intelligent.

—Merci bien.

—Tu feras quelque jour un très bon tueur de panthères et de lions.

—Vrai, monsieur le marquis ? Alors vous m'emmenez ?

—Pas ce soir.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'il faut que tu me casses un œuf à trente pas avec une seule balle, cinq fois de suite. Tu n'es donc pas de cette force ?

—Non.

—Eh bien ! mon garçon, viens avec moi quand tu pourras tenter cette épreuve, et je te jure que je te ferai tuer ton lion.

—Merci bien, monsieur le marquis. Dites donc, il y a la concession des Figuiers à quelque distance de l'endroit où vous tuerez votre lion.

—Pourqooi me dis-tu cela ?

—Parce que vous pourriez venir nous chercher, on vous aiderait à rapporter la bête.

—Eh ! c'est bien du dérangement. J'éveillerai plutôt les Kabyles d'un village voisin.

—Vous manquerez l'occasion de recevoir les vifs remerciements d'une très jolie fille qui est la nièce du maître de la ferme.

—Peuh ! fit le marquis. Je n'ai pas le temps de m'occuper d'amour. On va partir en expédition.

—Cependant vous sembliez à la dernière revue regarder beaucoup Mlle Ritta.

—Comment ! fit d'Obignv joyeux, cette charmante blonde est la nièce du seg